

Poussières et décombres

La guerre est ce dans quoi nous sommes nés. La destruction a dessiné notre tendre enfance. J'appartiens à une génération poussée dans les ruines.

En 1940, mes parents, effrayés par la soudaineté de l'avancée allemande, avaient, comme tant d'autres, fui la région du Havre, d'où leurs familles n'avaient pas bougé, depuis des siècles. Ils avaient abandonné leur maison, leur travail et les maigres trésors accumulés en quatorze ans de vie commune, pour se lancer sur les routes, avec des milliers de leurs semblables. Ils croyaient, ces gens des bords de Seine, que la Loire serait une frontière derrière laquelle s'abriter ; ils ne pensaient plus, ils avaient rejoint la panique des bêtes pourchassées par l'incendie. J'ai été conçu dans cette débâcle.

Tout était ruine lorsque mes yeux se sont ouverts. Pas de ces vieilles ruines nobles et patinées qui sont de volubiles leçons d'histoire ; non : des ruines naissantes, toutes fraîches, comme surgies de terre pour illustrer le règne triomphant de la destruction ; des ruines de notre âge.

Ainsi disparut le toit de la maison où nous avons trouvé refuge, détruit par le souffle d'une bombe tombée dans le jardin. Ma mère me donnait un bain dans un baquet au milieu de la cuisine. Le baquet s'emplit de débris de vitres et d'ardoises. Au-dessus de nos têtes, on voyait le ciel. Il fallut abandonner ce refuge pour un autre où l'on s'éclairait la nuit à la lueur des trains en flammes.

Premier regard sur Le Havre d'un garçon de cinq ans. Débarqué à la gare ferroviaire, en plein centre de la ville, il découvre le paysage dans lequel désormais il va vivre. Aussi loin qu'il peut voir ce ne sont qu'immeubles effondrés, pans de murs noircis par les incendies, îlots d'habitation pulvérisés autour des trous de bombes, vagues figées de poutres et de parpaings, clochers décapités. Plus d'avenues, plus de rues : des troncs d'arbres déchiquetés ébauchent les signes d'un langage indiquant qu'ici il y eut une place, là un square, là encore les jardins d'un grand hôtel dont il ne reste que des gravats. Le plan de la ville a été effacé comme une ardoise qu'on frotte avec sa manche.

Tout au fond, à plusieurs kilomètres de la gare, sur l'horizon, on voit désormais la ligne gris et vert de la mer. Aucun obstacle n'arrête l'œil, c'est un désert de pierres et de cendres, aux brisures accentuées par une récente chute de neige.

Nous avons respiré la poussière de la destruction. Elle s'insinuait partout, elle tapissait nos gorges.

Après la Première Guerre mondiale, une rage de démolition s'était emparée des jeunes esprits. Le dadaïsme, le surréalisme, la folie des années vingt expriment cette volonté d'opposer une abolition à un anéantissement. Effacer la vieille civilisation qui vient d'envoyer des millions de ses enfants pourrir dans les tranchées, ratifier d'un trait de plume la faillite historique des bourgeoisies européennes et des hystéries nationalistes.

Cet anéantissement était marqué par la colère et par la rage, mais aussi par le rire et par l'espérance. Le pire avait eu lieu. On se débarrassait des miasmes du vieux monde comme on se lave dans un torrent de montagne; et c'était pour reconstruire sur des bases nouvelles, réussir ce que les générations précédentes avaient manqué. On brisait gaiement, avec dans la poche les plans de la Cité future qui abriterait l'Homme nouveau. « Plus jamais ça » rimait avec « la der des ders ».

Rien de tel pour nos parents lorsqu'ils retrouvèrent les décombres de leur vie passée. Hormis quelques jours d'exaltation, mi-factice mi-aveugle, qu'on appela Libération, tout leur indiquait que rien au fond n'avait changé, sauf les ruines. Après des années d'exil sur les routes et sous des abris provisoires, ils sont revenus sur leurs lieux d'origine pour renouer les fils de la vie interrompue. Mais leur maison n'existait plus ; ou bien, lorsqu'elle avait échappé aux obus, aux bombes et aux flammes, elle avait été minutieusement pillée, vidée de tous les signes de leur existence antérieure : le bois des lits disparu avec les piles de draps, les chaises en même temps que les livres, la vaisselle et les rideaux des fenêtres ; le poste de radio au même titre que les paires de bottes ou de chaussures, le coffre à jouets, les outils du jardin, les images sur les murs, les tapis sur les parquets. Jusqu'aux tomettes qui recouvraient le sol de la cuisine et dont on avait descélé, au marteau et au burin, une dizaine de mètres carrés, le prédateur ayant renoncé à s'emparer du tout, soit par paresse, soit parce qu'il avait été dérangé dans sa tâche par un voisin ou un concurrent, soit encore que ces quelques carreaux de grès suffisaient à l'usage que le voleur leur destinait, à la commande qu'on lui avait faite.

Dans ces maisons détruites ou déshabitées, il n'y avait pas de place pour la colère, ni pour le rire, ni pour la construction d'un homme nouveau. Seulement pour un immense désarroi, un accablement. Il n'y avait que du perdu. Sous le règne absolu de la pénurie, de la faim, du froid, des champignons d'humidité sur les murs, de la balance sur la table des repas afin de peser le bout de pain revenant à chacun, il ne pouvait être question que d'oublier au plus vite ces temps désastreux, fermer enfin la parenthèse et chercher à retrouver les traces de la vie d'avant, autant qu'elles existaient encore ; et même s'il fallait les inventer.

De banal, le quotidien était devenu précieux. Rescapés, un bouton de manteau, une tasse de première communion

ou une machine à coudre Singer semblaient dotés d'une existence moins incertaine et moins instable que ces piliers ancestraux qu'on avait vus se décomposer dans une insupportable puanteur, la nature humaine, la civilisation, la patrie, la raison. Les objets, « les choses », dira Percec, avaient une existence plus têtue que celle des hommes. Tout ce qui appartenait à « l'avant-guerre » était doté des vertus de la permanence, qualité, solidité, fiabilité, fruits d'une longue complicité avec leurs usagers et dont le secret semblait s'être perdu.

Ces années de guerre dont on ne sortait pas, même la paix revenue, on aurait aimé les oublier au plus vite, parce qu'elles n'étaient pas seulement douloureuses ; elles étaient honteuses. Même ceux qui avaient résisté avaient honte d'avoir été aussi peu nombreux à le faire. Ils mentaient, pieusement peut-être, pour faire croire que, tous ensemble, les Français avaient gagné la guerre. Mais la ficelle était trop grosse : comment chanter victoire quand on a vu défiler devant sa porte et s'installer dans son jardin, après la marée feldgrau des panzers nazis, la cohorte blindée des libérateurs étrangers ?

Au Havre, ce jeu d'illusion était, plus qu'ailleurs encore, impossible. Chaque mètre carré d'immeuble pulvérisé, chaque bloc de quai soulevé dans le port éventré rappelaient que l'anéantissement et la mort étaient venus du ciel, portés sous les ailes des bombardiers alliés. La ville libérée exhibait ses ressemblances avec les villes punies et terrorisées, avec Dresde, avec Berlin. Dans ses rues, hâtivement retracées par des bulldozers après qu'on avait retiré des dernières carcasses de bâtiments les victimes qui y étaient encore ensevelies, circulaient surtout des patrouilles montées sur des camions ou des jeeps qu'ornait une grande étoile blanche. Les soldats allemands capturés qui défilaient, la pelle sur l'épaule, en petites rangées, pour se rendre sur les chantiers de terrassement ou pour être embarqués dans des fourgons pour les fermes du voisinage, portaient des treillis verts délavés sur le dos desquels s'inscrivaient en lettres blanches, peintes sur le

tissu, la marque de leur statut et la langue de leur vainqueur : WP, *war prisoner*.

Si quelques rêveurs songeaient à dessiner sur cette page blanche des ruines le tracé d'une cité nouvelle, les lignes audacieuses d'une ville ouverte vers l'avenir, ou bien ils se taisaient, cachant leurs utopies dans le secret de leurs carnets intimes, ou bien leur voix était trop faible ou trop timide pour qu'ils puissent briser le consensus de la parenthèse, l'intense désir d'amnésie de ce qui venait d'avoir lieu.

Décision qui avait forme d'aveu et de programme, c'est à un architecte de soixante-seize ans, Auguste Perret, gloire néoclassique de l'autre après-guerre, que l'on confia la reconstruction de la ville.

Et plutôt que l'inventer, il la reconstruisit en effet, autant qu'il était possible à l'identique, apportant la seule touche de modernité que commandaient les nécessités de l'économie et l'urgence du relogement : le béton. La ville nouvelle fut le fantôme bétonné de l'ancienne. À Berlin-Est, par une volonté d'oubli, différente sans doute dans ses motivations, mais identique dans son projet, les dirigeants staliniens faisaient surgir des ruines des fantômes semblables, expressions d'une modernité grandiloquente et déjà désuète, paroles d'un vieux discours scientiste qui n'affirmait sa domination sur la matière qu'en se retirant du jeu de l'humanité.

Il semblait qu'en rebâtissant les villes on préfigurait les ruines qu'elles ne manqueraient pas de devenir. Est-ce en raison de sa longévité inespérée, comme on décore in extremis les derniers survivants de 14-18 ? Cinquante ans après, l'Unesco a inscrit ce rejeton de l'urbanisme posthume au « patrimoine mondial de l'humanité ».

Ce fantôme de ville a grandi avec moi. À ma hauteur d'écolier, de collégien puis de lycéen, je l'ai moins vu se développer et prendre forme que je n'ai vu disparaître au cours d'incessantes errances, tout ce que le temps avait créé de corps

intermédiaires entre la ville massacrée et la ville comateuse et abstraite qui émergeait du sable et de la boue. Pendant toutes ces années, mes promenades ont été marquées par l’empreinte du provisoire. En attendant la levée du béton, des centaines de baraquements avaient été posés, à la va-vite et comme au hasard, sur les fondations des immeubles disparus. Baraques de bois sans étage, assises sur une rangée de parpaings, avec leurs toits de zinc ou de carton goudronné, peintes en beige ou en rouge brique ; ou encore baraques de tôle ondulée, en forme de tente arrondie, uniformément recouvertes de cette peinture verte et brillante sortie on ne sait trop comment des réserves inépuisables de l’armée américaine. Laquelle campa, des années durant, dans de semblables bâtiments métalliques installés sur les plateaux de craie, surveillant la ville et la mer.

Dans les baraquements provisoires vivaient des milliers de personnes. Elles attendaient. Beaucoup avaient installé leur campement, à quelques pas du lieu où elles avaient vécu, avant, et dont elles étaient propriétaires ou locataires. De leur misérable et inconfortable cahute, elles guettaient le jour où le feu vert serait donné à la résurrection de leur habitation d’autrefois. Bien que « prioritaires », certains demeurèrent sept ou huit ans dans ces refuges qui s’étaient installés dans le paysage, comme s’ils avaient toujours existé et qu’ils étaient destinés à durer jusqu’à la prochaine guerre. De temps en temps, en moins d’une journée, l’une de ces constructions disparaissait. Vous l’aviez vue le matin sur le chemin de l’école, avec ses rideaux de fausse dentelle à l’unique fenêtre, des plantes en pots disposées symétriquement de chaque côté de la porte, une barrique sous la gouttière pour récupérer les eaux de pluie ; et le soir à la sortie des classes, tout avait été comme effacé, au point qu’il fallait une ou deux minutes avant d’identifier ce qui avait changé dans le paysage. Des sentiments contradictoires se disputaient en nous, celui de la durée indéfinie du provisoire, du précaire, de l’entre-deux, celui de l’extrême fragilité des entreprises humaines et du

caractère aléatoire de tous les projets, soumis au vouloir bon ou mauvais du destin – ou de l’histoire. Un temps ralenti, agité de spasmes brutaux et arbitraires.

Car chacun ici, même les enfants, vivait dans la crainte presque résignée de la catastrophe annoncée. La guerre n’était pas seulement notre lieu de naissance, elle était aussi notre promesse d’avenir. Nous nous abstenions d’y jouer, reportant ailleurs notre violence et notre besoin d’imaginer. À défaut de mimer les soldats, nous avons été des Indiens.

Je n’avais pas un mois lorsqu’eut lieu la première grande rafle de Juifs en France. 3710 d’entre eux, originaires de Pologne surtout, furent internés dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande avant d’être expédiés à la mort.

J’avais neuf mois lorsque la conférence de Wannsee a mis au point « la solution finale de la question juive ». Quinze mois lorsque le premier convoi pour Auschwitz a été formé en France, par des policiers français, après la rafle du Vélodrome d’Hiver.

J’avais dix mois lorsque l’aviation britannique a commencé ses raids aériens contre les grandes villes industrielles françaises afin d’affaiblir la production militaire allemande. Les bombardements anglo-américains allaient faire 67 078 morts dans la population civile, comptage officiel.

J’avais trois ans lorsque des éléments de la division « Das Reich » ont massacré les 642 habitants du village d’Oradour-sur-Glane, en Haute-Vienne.

Lorsque, le lendemain de la capitulation allemande, ont éclaté les émeutes de Sétif en Algérie et que la répression française a fait plus de vingt mille morts, je venais d’avoir quatre ans.

Trois mois plus tard, la première bombe atomique américaine explosait à Hiroshima, puis, soixante-dix heures après, une autre contre Nagasaki. L’ère de la terreur nucléaire s’ouvrait.